

Eddy GN Lane

# **Dessine-moi le clown de Montmartre**

*Le destin se dessine,  
des fois,  
par un coup de pinceau*

## La nuit parisienne

Accoudé sur le comptoir, Brontoff posa un billet de vingt francs devant lui et le glissa vers Sergueï.

—Va me chercher un paquet de "Gauloises" , dit-il, regardant vers le café-tabac dont le nom "Le Balto" clignotait à travers la vitre du hall de l'hôtel . Tu peux prendre un verre si tu veux. Tu as assez d'argent et tu as cinq minutes.

Sergueï traversa le hall d'accueil de l'hôtel "Hollyday In" réservé pour le ballet Kiroff. En sortant, il sentit une légère brise sur son visage. Une forte envie de se retourner le traversa, mais il ne le fit pas et marcha vers le café-tabac. C'est maintenant, se dit-il!

*... les seules gens qui existent pour moi sont les déments, ceux qui ont la démence de vivre, la démence de discourir, la démence d'être sauvés ...*

Il franchit la porte du bar, se dirigea vers la partie réservée à la vente de la presse, des tickets de jeux de hasard et des cigarettes. Il acheta un exemplaire du "Figaro" et un paquet de cigarettes "Muratti", et aussitôt prit la sortie sans prendre le verre offert par le colonel Brontoff. En quittant le tabac, il plia son journal, le mit sous le bras, alluma une cigarette, résista encore une fois au désir de se retourner, ne regarda pas vers la vitrine transparente de l'accueil de "Hollyday In" où l'attendait son supérieur et partit à droite, dans la direction opposée à l'hôtel. Sergueï Voluïeff était en train de quitter L'Union Soviétique.

Le regard du colonel Brontoff lui brûlait le dos mais Sergueï savait que chef de la sécurité rapprochée du

ballet Kiroff, en tournée, ne pouvait rien faire. Il ne pouvait pas sortir pour lui courir après, pour l'arrêter ou pour l'abattre. Il était cloué sur place, d'où il contrôlait tous les mouvements à l'entrée de l'hôtel. Les consignes étaient strictes. Comme l'agent spécial et membre de la même équipe, Sergueï était bien placé pour le savoir.

Sans se retourner, sans accélérer ses pas, il marchait vers la nuit parisienne. Il toucha la poche de son pantalon : un passeport, 17 dollars et la monnaie d'un billet de vingt: 13,80 francs. Dans celle de sa veste, deux portemines staedler.

## Théâtre

C'était après la dernière représentation de ma pièce, dans le Théâtre de Montmartre, que Sergueï est venu me voir. Il m'avait abordé pendant l'entre acte. Etant, moi-même d'origine russe, son nom, Volouïeff, était, pour moi, une raison suffisante pour le recevoir.

Un événement amusant annonça la naissance d'une amitié entre nous, avant même de se dire bonjour. En entrant dans mon appartement montmartrois et quand il vit la bouteille que j'avais mise sur la petite table basse, il partit dans un rire bref et fort. Le regard complice, il sortit de son sac une bouteille de la même marque de vodka, *la sibirskaïa*, apparemment la favorite de tous les deux.

— Na zdarovié!

— Na zdarovié!

La conversation partit spontanément comme entre deux hommes qui se connaissaient et qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps. À la fin, il me dit:

—Je pense qu'il est de notre devoir, du devoir de tout artiste, de critiquer la société, ses contemporains, sa civilisation.

Je ne dis rien, je sentais qu'il allait enchaîner. Il continua:

—J'ai bien aimé votre pièce. Chez vous, le méchant est démasqué, arrêté et puni. La justice gagne. Le bien est supérieur au mal, mais ce que je trouve particulièrement intéressant, c'est que, chez vous, on sent que le crime peut rester impuni; vous laissez une possibilité au criminel d'échapper à la justice.

—Oui ! Mais, c'est purement littéraire. Dans la vie

réelle, le crime peut rester impuni en cas d'une mauvaise enquête, ou bien parce que le tribunal a fait un mauvais travail, parce qu'il est corrompu ou incompétent, mais je ne crois pas que le crime puisse être parfait.

— Ah, alors je vais vous raconter une histoire dont j'ai été un des acteurs, une que j'ai vécue ici même dans le village de Montmartre.

Il parlait de sa vie. Il me racontait sa vie. De temps en temps il abandonnait le fil pour s'attarder sur un événement, sur un épisode comme, par exemple, la visite de Bobroff, une légende de football, ou pour me parler d'un endroit que les gamins du village nomaient "les palmiers havaïens", malgré qu'il s'agissait des trois bouleaux lesquels dessinaient un cœur par leurs ombres qu'ils jetaient au sol, ce qui se passait seulement pendant les mois d'août et juste au moment où l'église de St. Vassili sonne midi. C'est dans ce cœur que son Frère Vania avait enterré leur chien Vulkan mort d'une maladie incurable à l'époque. Puis il levait le verre *na zdarovié* et il continuait.

L'histoire qu'il m'a racontée a bouleversé mes rapports avec la justice, elle a déséquilibré mes convictions, elle a rendu flou mon regard sur la vie et la mort et m'a donné une nouvelle vision sur l'art. Je suis resté à Paris quelques jours de plus et chaque jour je rencontrais Sergeï et je l'écoutais me parler de sa vie, de son travail et surtout de cette histoire de crime et de clown de Montmartre.

*C'est à vous de m'écouter attentivement maintenant. Je vais vous raconter cette histoire en russe mais, au moment où ce récit touchera vos oreilles, ma langue natale aura le son, l'intimité et la douceur de la vôtre.*

## В Береговой Au Rivage

Une légende dit que dans les temps anciens, quand il n'y avait rien au monde, sauf la Volga, sauf un peuple qui vivait dans la grande forêt et sauf les vents qui apportaient la pluie et le chant de ce qui va devenir, Soudba, la sœur de Vesna, la déesse du printemps, est venue, un jour, en messager et en guide. *Vous devez me suivre, vous aller vivre ailleurs*, a-t-elle dit. *Où nous amènes-tu*, osèrent demander les plus âgés. *Vers le grand fleuve*, la rivière de vos naissances. *Vous allez vivre Kraevoda*, répondit-elle. Près de l'eau. В Береговой . Au Rivage.

Sergueï Voluïeff est né dans ce village de Rivage, aux bords de la Volga. Ses souvenirs les plus lointains sont liés à la brume qui se lève le long de la rive, qui traverse le village et s'en va vers les champs et les bois, emportant l'odeur des vagues. Souvent, tout au long de sa vie, il entendait le même sifflement comme celui que le vent envoyait vers la fenêtre de la cuisine d'où il observait les branches secouées des arbres alignés le long de la rue. En automne, ce vent portait l'odeur de moisson, une poussière de blé coupé et battu. En hiver, telles les ombres chinoises, le mouvement des branches dénudées du bouleau dans la cour animait les dessins que le givre déposait sur le carreau derrière lequel il y avait la commode avec des pommes et des coings rangés. Il aimait posait les paumes de ses mains sur le froid du verre et les refermait quand la fraîcheur l'y poussait. Des années plus tard, quand il ouvrait ses poings pour les réchauffer avec son souffle, les souvenirs se libéraient et il entendait le vent et il sentait l'odeur des coings et des pommes...

Très tôt, beaucoup plus tôt que les garçons du même âge dans les villes, y compris les villes bordées par ce même courant, Sergueï et ses copains apprenaient à nager, à pêcher et à prévoir le temps en observant le vol des oiseaux et le changement de la couleur sur l'immense surface du fleuve. Chaque jour, sur la rive longeant le village, on peut voir quelques garçons courir après le ballon sur le sable ou sur la neige, en hiver. Pendant les mois d'été, quand les eaux glacées en hiver, tumultueuses au printemps deviennent douces, on les voit nager. Assis sur les bancs, avec leurs pipes allumées, quelques vieux hommes regardent en silence les eaux passer lentement. Les gosses arrêtaient leurs cris et rires, aussi rarement que les barbes blanches interrompaient le silence pour prononcer quelques mots tout bas comme des soupirs. La vie des hommes à Rivage commence et s'éteint avec une vue sur la Volga.

Les hommes de Rivage travaillaient tous dans la coopérative "Progrès", à l'exception de quelques-uns, devenus cadres politiques et mutés aux postes plus importants ou quelques autres tombés amoureux des filles d'ailleurs et partis se marier et vivre dans les villes ou villages de ses belles. Cette usine produisait les conserves de fruits, de légumes et de poissons. Malgré son nom, cette entreprise n'a jamais, franchement, progressé, ni pendant sa période tsariste, ni sous la direction des communistes. Elle est restée solide et avec une rentabilité faible, mais positive, sans jamais trop osciller ni vers le haut ni vers le bas. On se demandait si le nom "Standard" ne lui allait mieux.

Le petit Sergueï aimait jouer au football, les courses sur la rive, les courses de natation dans la Volga. Mais il semblait toujours courir après quelque chose d'autre, d'après quelques choses de plus, un oiseau, une vague de la Volga, une feuille au vent vers un endroit, un aval du

fleuve mieux éclairé.

Très bon gardien, souple et rapide, il arrêtait les coups de ballons des joueurs adverses avec facilité. En cas de litiges, grand et costaud il s'en sortait plutôt bien. Il rigolait avec les copains comme chaque autre garçon du village, comme quelques uns parmi eux, il sortait en cachette de chez lui pour aller fumer des cigarettes derrière les toilettes de la gare où le train pour Moscou s'arrêtait trois fois par semaine avec un retard constant, chaque fois le même. Trente-cinq minutes précises. Le responsable local des voies ferrées le considérait comme un exemple d'exactitude à suivre. Seriochka était un garçon comme les autres, et il allait un jour partir travailler à la coopérative. Tout le monde connaissait bien ce travail dans la coopérative. Tout le monde en parlait. Les pères, souvent, et pas seulement au "Café Rodni", mais à la maison aussi où les mères comptaient les conserves et les enfermaient dans des cartons qui allaient être envoyés à Moscou, une fois collectés par Archip, le chauffeur du camion du "Progrès". Archip dit Archipe Fangio, comme l'Argentin Manuel Fangio, le champion du monde de formule 1, terminait sa ronde au volant de son poids lourd en un temps record, après quoi il allait, à pied, rejoindre son ami Léon à la table du bistrot. Léon Gorki était le seul habitant du village à avoir connu la grande vie de la capitale y compris le transport en trolleybus le long de boulevard Biali, où il habitait à l'époque.

Même les enfants connaissaient les habitudes et le système de fonctionnement de la coopérative dès leur plus jeune âge. Personne ne se préparait spécialement pour ce travail. Il était quelque chose comme un peu inné. Mais Sergueï se préparait... En fait il se préparait pour le contraire, pour ne pas entrer dans "Progrès". Il préparait son départ. Son départ pour Moscou. Il avait